Peter Siegfried Krug – Ma vie comme un poème (Prose lyrique)

(Révision et amélioration, 2 décembre 2025) L'original est conservé sur archive.org.

https://archive.org/details/@peterkrugaussalzburg

Naissance Une vie. Gelée, brisée, fragile, mais porteuse d'espoir. 23 novembre 1966, 2 h 45 du matin. Hôpital régional de Salzbourg, Müllner Hauptstraße 48. Un enfant né sans accueil. Pas de père, pas de grands-parents. Pas de nom pour le retenir de tomber. Seule Herta Brigitte Krug, sa mère, 22 ans, sans formation, seule, profondément triste. Plus tard Herta Bertel – mariée, Goethestraße 12, deuxième étage, Itzling, anonyme.

Docteur Peter Strobl, blond, grand, marié, Kitzbühel, avaient dansé ensemble de 1962 à 1966, lui avait conseillé l'avortement. Elle s'est tue, a gardé l'enfant sans défense. N'a rien réclamé, a porté la naissance seule, dans la douleur entière.

1966–1968 Foyer froid pour bébés, près de l'hôpital. Deux ans sans bras qui restent pour le réchauffer. Inconnu. Grand-mère de Lessach : née avant la guerre, sourde-muette, simple. Kirchenstraße 33, Itzling. Pas de photo. Peter démuni, à côté de tante Olga – le seul soutien dans la maison. Peter reste, avec l'écho d'un premier cri que personne n'a recueilli.

Kirchenstraße 33, Itzling, 1968–1972 Quatre ans derrière des barreaux sans barreaux. Tous les matins café de malt, le même goût qu'hier et qu'avant-hier. Pas d'ami. Pas de main qui reste. Les rêves étaient tout ce qu'il avait. La routine quotidienne comme une horloge : petit-déjeuner 7 h 30, déjeuner 12 h 00, coucher 19 h 30. Aucun refuge, seulement le jardin avec les mêmes arbres.

Une fois, une jeune femme attrape le garçon de quatre ans par le bras, le traîne dans l'escalier de pierre. Porte en bois, serrure simple. Clic. Obscurité. Seul un filet de lumière par lequel elle fume et attend, puis disparaît. Ses genoux tremblent pendant des jours, les rêves hurlent la nuit.

Une autre nuit : dix, quinze enfants par terre. « Maintenant le diable va venir vous chercher. » Lumière

éteinte, porte du jardin laissée ouverte, pas qui s'éloignent.

Noël. Les autres sont récupérés. Pas lui. Peter se tient à la fenêtre, attend sa mère. Goethestraße 12. Il fait déjà nuit. Elle ne vient pas. La porte laissée entrouverte par inadvertance. Il court Sportplatzstraße, tourne à droite dans Goethestraße et sonne. Elle ouvre la porte d'un doigt de largeur : « Retourne là-bas. » Porte claquée.

Il s'éloigne. Quatre ans. Seul en larmes, les yeux fixés sur le sol. Détruit au sol. Plus tard, presque six ans, il a le droit d'aller chez elle seul le week-end. Quatre-vingts mètres de liberté – et retour.

Guggenthal 62 / Georg-Weickl-Weg 21, 1972–1978 Six ans et quelques mois. Rien ne lui appartient. Pas de photo du père. Pas un mot sur lui. La forêt commence juste derrière la porte, jusqu'à la frontière invisible. Pieds nus sur les feuilles de hêtre, sauts par-dessus des rochers d'un mètre, chasse aux truites dans le ruisseau, avions en papier dans le vent d'automne. Culotte de cuir, pas de chaussures. C'était ça, la liberté.

À l'intérieur : l'éducatrice Margarete Leitner, 1930–2018, appelée « Mama ». Chaise, balai, ceinture, main – coups impulsifs soudains. Tous les soirs. 19 heures, cercle dans le couloir. Mains jointes. Notre-Père, Je crois en Dieu. Peter a mal au cœur, ne peut pas fuir.

Dimanche 8 h 30, trois cents mètres de pas lents jusqu'à l'église Heilig-Kreuz. Premier banc. Hans Paarhammer prêche. Enfer, diable, amen. Peter compte les minutes jusqu'à la forêt. Ajax, le colley, n'aboie que quand on le nourrit, ne se laisse jamais caresser.

École primaire de Guggenthal, cent mètres. Anna Karl, Hugo Müller, deux enseignants pour quatre classes. 7 h 40 à 13 h, les triangles rouges et verts restent gris pour Peter. Pires notes. Personne ne demande pourquoi. Punition : compter les pommes de pin, ou écrire cent fois la même phrase. « Je suis bête et je ne sais pas pourquoi. » Interdiction de forêt. Coups. Panique et fuite.

Collège de Hof, trajet en bus, nausée. Pas d'amis. « La Petite Fille aux allumettes » – moitié de l'histoire, larmes, lignes blanches, pire note. Personne ne demande. Nuit après nuit : acouphènes, hyperventilation, picotements au visage, crises d'étouffement, peur de mourir.

Une nuit : plus de voix, s'effondre inconscient sur le lit d'Adi Hillimaier. Ambulance, de nuit. Hôpital. Dr Christian Gross, mauvais diagnostic d'épilepsie. Comprimés à la poubelle. Les crises s'arrêtent. La cause reste innommée. Peter est enlevé, nouveau foyer, tout neuf, personne ne retient, personne ne demande.

Parsch, Aignerstraße 7a, 1978 En face du Borromäum. Douze ans. Plus de coups. Plus de crises d'étouffement. Comprimés jetés en secret. Les autres enfants se moquent, l'excluent. Rejeté. Malheureux, seul.

Schloßstraße : au lieu d'aller à l'école, dans l'épicerie. Deux bouteilles de concentré de jus d'orange volées, quelques bonbons. Quelques mois, puis renvoyé. Au même moment Herta Brigitte Krug épouse le Dr Michael Bertel. Pour elle, Peter n'est plus qu'un échec. Enfant à problèmes. Rien de plus.

Zanderstraße 5, Liefering, 1978–1980 Plus de forêt, seulement les lacs de la Salzach au loin. Échiquier du psychologue : 64 cases d'ordre dans une vie sans règles. École : enfants d'autres pays, pas d'allemand, pas d'exigences, pas d'apprentissage. Gerold et Annamaria Ladinig dorment tard. Films d'Elvis passent. Le pain manque souvent. Faim. Une fois des hosties volées mangées aux toilettes.

Gerold rentre tard, maçon, carreleur, alcool, colosse, poings durcis par le béton. Les raclées suivent un rituel, devant Annamaria, nu sur le lit. Mains mouillées, brutalité jusqu'aux cris. Nuits, odeur de cigarette, tatouages d'un inconnu. Couverture arrachée, actes sexuels répétés pendant des semaines jusqu'à ce que Gerold surprenne l'homme et le batte devant Peter.

Un soir sans raison : poing dans le visage, nez qui saigne dans la soupe, deuxième poing, troisième, Peter inconscient par terre. Plus de foyer – vingt kilomètres à pied, Liefering – Salzach – Gaisberg, montée raide, hors sentier. Soleil du soir s'éteint soudain, herbes cessent de briller. Vent comme d'une sarbacane, pierres qui roulent, mousse glissante, 1 288 mètres, seul au sommet. Orage, nuages épais, pluie, seulement un t-shirt. Trempé jusqu'aux os. Tout en haut, complètement seul : je peux faire quelque chose, je suis plus fort… L'obscurité vient doucement.

Descente, retour à l'ancienne forêt près de Guggenthal, chez Adi Hillimaier, Daniel Spitzl. Espoir d'une cabane indienne, de pain, de sommeil sous des branches crues. Trahison : les enfants montrent l'endroit à Margarethe Leitner. Elle croit qu'il est venu pour elle. Appelle Herta Bertel, la police arrive. Herta (la

mère) gronde tout le trajet : « Rien qu'un enfant pénible. » Retour Zanderstraße. Gerold attend déjà, furieux… Personne ne demande pourquoi il a fui.

Quellenweg 3, Plainfeld, 1981–1982 À l'est de Salzbourg. Cinquième école. Deux dernières années obligatoires. Plus de coups. Plus de viol. Plus de fuite nocturne. Pour la première fois : de l'air. Collège de Hof. Solidarité. Plus de moquerie. Hermann Hautzinger en face, l'échiquier entre eux. Premier ami de toute une vie. Échecs dans le Land de Salzbourg, Peter gagne presque toujours. Mais qui s'en soucie ?

Aucun livre à la maison. La télévision règne. Allemand hésitant, anglais presque zéro. Apprentissage au lieu du lycée espéré : première tentative entreprise de transport – réveil sonne, yeux brûlent, trop tard, viré. Deuxième tentative Goldener Hirsch – mains tremblent en servant, assiette tombe, tout fini. Troisième tentative Peterskeller – plateaux lourds s'écrasent, les autres apprentis rient, il disparaît de honte, n'en parle à personne.

Monika Mittermayr laisse tomber Peter.

Kolpinghaus, 1982–1983 Lits en fer grincent comme les anciens. Le sol sent le plastique vieux. Je reste éveillé. La faim a son propre bruit. La machine crache des autocollants. L'un après l'autre. Je ne les compte plus. Seulement les jours. Et ils sont vides comme le vide.

Monika livre Peter comme un colis que personne ne veut. Franz-Josef-Straße 15. Porte fermée et oubliée. Abba, sa musique préférée, se tait pour toujours. Hermann est parti. Pour toujours. Le vélo pliant rouille quelque part. Je n'ai plus rien à perdre. Seulement moi-même.

La nuit je suis allongé dans le noir sur le lit de fer. Les pièces blanches bougent dans ma tête. Pas d'échiquier. Seulement dans la tête : Re3, Df8, Cd7, Cg6, Rd5 Cb7, Cc6, Fa7… Mat en deux. Zugzwang, exactement comme moi.

Le sucre s'agglutine entre mes doigts. Blanc comme les pièces d'échecs. Je le mange à la cuillère. Ça n'a goût de rien. Et de tout.

Au Café Mozart ça sent le café et les perdants. Les lumières s'éteignent. Henri Prodinger crache sur l'échiquier. On continue à jouer dans le noir. Personne d'autre. Je gagne. Il ne paie pas les mille convenus.

J'emporte la clé de secours, comme un dernier fou noir. Finalement, après des visites nocturnes répétées et des gâteaux immangeables, je jette la clé dans la Salzach. Elle glisse sans bruit. La nuit – depuis le pont. Comme tout le reste. Mais une partie de moi est restée là. Entre lits de fer, gâteaux froids et échiquier noir et blanc que personne ne voit, que lui seul voit dans sa tête. La nuit je grimpe par la fenêtre. Les gâteaux sont doux et devenus immangeables. Je continue à manger du gâteau sucré à la hâte, tellement que je manque vomir. Puis le saut de la fenêtre dans le vide. Cinq mètres sur l'asphalte. Le cœur qui s'emballe. La peur.

Enfermé au Niederleghof. Attente de deux à six. Caché entre poubelles et pigeons. La ville dort profondément. Mais moi plus. Yeux et oreilles grands ouverts… L'homme ouvre la grille. Peter se glisse dehors sans être vu dans le rien, non, dans le Kolpinghaus, et disparaît dans le lit de fer.

Guggenthal, il y a de nombreuses années Trois noms qu'on ne prononce plus à voix haute. Adi Hillimaier dort dix hivers entre frêne et érable. Avec un chien pour seule couverture. Le feu crépite petit. Il dit que le froid éteint les mauvais souvenirs. Un couteau trouve quand même son ventre. Adi survit. Quarante ans plus tard il revoit sa mère, comme sur un écran. Ils ne se reconnaissent pas. Volcan éteint couvert de neige.

Daniel Spitzl, voix douce – yeux turcs sombres disparaît dans les couloirs du Borromäum. Ensuite encore plus silencieux. Les aiguilles acérées dans ses veines. Plus vite qu'aucun mot. Il avait vingt ans – et puis plus rien. Jamais plus.

Reinhard Tutschko jette les enfants par terre au judo. Un vol, menottes, Schanzlgasse 1, cellule. La ceinture devient corde. Pendu. La porte salvatrice trop tard. Vingt ans, comme Daniel. Mort pour toujours.

Trois enfants, souvenir refoulé. Leurs noms gisent encore sur le sol de la forêt de Guggenthal, entre les racines que personne ne déterre.

Margarete Leitner Margarete déménage. Nouvelle maison au bord de la Saalach. Rechte Saalachzeile,

jardin, retraite, silence. La Bavière est en face. Aucun ancien enfant du foyer ne lui rend visite, sauf Peter après plus de quarante ans. Elle ne parle pas des coups. Aucun regret. Aucun souvenir. Tout oublié. La démence la dévore entièrement. En 2016. Son mari Josef aveugle. Maison de retraite à Itzling ensemble. Rien appris, tout refoulé, tout oublié. Elle meurt en 2018. Quatre-vingt-huit ans.

Gerold Ladinig continue de boire, surtout de la bière. La rage éclate, les poings volent. Ivre, il raconte les garçons sous les couvertures sous lesquelles pleuvaient les coups. Fier de lui, apprenti malgré le foyer. Muscles d'acier, cheveux noirs. Ne connaît pas d'excuses, seulement des justifications aux coups brutaux… La leucémie l'emporte. 2003. Cinquante ans. Peu avant la mort : enfin des remords. Personne ne visite sa tombe à Maxglan.

… Avril 2024 Herta, sa mère, meurt – presque seule. Seul son mari reste. Après deux ans de souffrances à la hanche. Quatre-vingts ans. Le secret meurt avec elle. Mais pas complètement !

Amélioration ultérieure – scène du Gaisberg, version révisée Le lendemain plus de chemin d'école : seulement la pensée de partir, loin, là où personne ne crie, où personne ne demande. Vingt kilomètres, Liefering – Salzach – Gaisberg. L'asphalte clapote, humide et froid, la ville file derrière lui comme un souffle qui ne lui appartient pas. Le soleil du soir bascule soudain, comme si Dieu avait éteint la lumière. Les herbes perdent leur éclat, deviennent ternes, grises, comme si le jour s'était vexé. Le vent arrive en sifflant, vise comme d'une sarbacane le cou et la poitrine. Pierres qui roulent, mousse qui devient traîtresse sous les semelles. Le sentier se resserre, se refroidit. 1 288 mètres, seul au sommet. Le ciel se déchire, nuages comme de lourdes portes. Orage, pluie, seulement une chemise. La pluie cingle Peter qui ne sait plus s'il doit rester immobile ou disparaître. Pourtant là précisément, là où d'autres feraient demi-tour, il le sent pour la première fois : je peux faire quelque chose. Je suis plus fort qu'ils ne le croient. Le vent le repousse presque, mais il reste, comme s'il devait prouver qu'il existe au moins un endroit où personne ne se tient au-dessus de lui.

Puis la descente, à travers l'herbe mouillée, par-dessus les racines qui poussent comme des veines du sol. Plus bas, toujours plus bas, vers la forêt, vers l'enfance, vers Guggenthal. Retour à l'ancienne forêt, où les arbres le connaissaient avant que les gens ne le détruisent. Chez Adi Hillimaier, chez Daniel Spitzl, vers l'espoir d'une cabane, d'un morceau de pain, de quelques heures de sommeil sous des branches qui ne frappent pas. La forêt ne le trahit pas — mais les enfants oui. Ils montrent l'endroit à Margarethe Leitner. Elle croit qu'il est venu pour elle, et appelle sa mère. Police. Gyrophares sans questions. La mère gronde tout le trajet : « rien qu'un enfant pénible. » Retour Zanderstraße. Gerold attend. Et encore une fois personne ne demande pourquoi il est monté là-haut.

Texte original de Peter Siegfried Krug – style inchangé. © Copyright 2025 Peter Siegfried Krug (Maître FIDE de composition échiquéenne et professeur de yoga). Tous droits réservés. Titre : Ma vie comme un poème (Prose lyrique)